

racines ÉLÉMENTAIRES 10ANS

« J'ai toujours su que je devais »

David Hockney nous ouvre les portes de son légendaire refuge normand, où il s'est réinventé durant la pandémie. Le grand maître britannique nous raconte ses jeunes années, sa passion pour les arts, son envol vers New York et Los Angeles, son retour vers son Yorkshire natal... A près de 85 ans, Hockney fume, peint, s'amuse. Et savoure le temps qui reste, « ici et maintenant ».

ENTRETIEN

NICOLAS CROUSSE

JEAN-MARIE WYNANTS

ENVOYÉS SPÉCIAUX À RUMESNIL (NORMANDIE)

Mercredi 11 mai. Peu avant quinze heures, après avoir traversé la propriété de « La Grande Cour », qui fait ce jour-là la fête au printemps, nous rejoignons le maître des lieux, dandy de la tête aux pieds. Autour de David Hockney, attablé en son atelier, une quarantaine de nouveaux portraits. Echanges de salutations à l'anglaise.

Nous lui rappelons le principe des « Racines élémentaires », qui commence toujours par cette question rituelle :

Vous ne seriez pas devenu qui vous êtes si...

Si quoi... ? Si... ? Mmmh (long silence) Je ne sais pas. En fait, j'ai toujours prévu d'être ce que je suis... Mais si je n'avais pas été à l'école d'art de Bradford, les choses auraient sans doute été un peu différentes. J'y suis entré à 16 ans. J'ai quitté la Bradford Grammar School (école secondaire) car je voulais être artiste. J'ai donc été à l'école d'art locale car dans mon école, on n'enseignait pas vraiment le dessin, ce dont je me suis aperçu très vite parce que j'avais un certain talent. Et j'en étais conscient. J'ai donc appris à dessiner. Plus personne ne fait ça aujourd'hui, c'est un peu triste mais je pense que ça reviendra, car le dessin restera toujours plus intéressant que la photographie.

Quand avez-vous pensé devenir artiste ?

Oh, très tôt... Je pense qu'à 6 ans, je le savais déjà. Ma sœur et moi, nous prenions des leçons de piano quand nous étions enfants. Mais j'ai abandonné très vite. Pour le piano, il faut beaucoup pratiquer l'instrument et je préférerais dessiner. Aujourd'hui, je suis assez content d'avoir fait ce choix, car je suis quasiment sourd et je ne peux plus entendre la musique...

Beethoven était sourd et a composé des choses magnifiques...

Oui, mais Beethoven entendait des choses merveilleuses et nouvelles dans sa tête. Je n'ai pas ce talent-là...

La musique faisait partie de votre vie, durant l'enfance ?

Oui, j'ai été élevé avec le Hallé Orchestra, le Yorkshire Symphony Orchestra à Leeds... J'avais l'habitude d'aller au concert. Je ne suis pas un grand fan de rock, par contre. Plus tard, dans mon parcours, j'ai travaillé sur une dizaine d'opéras dont j'ai chaque fois dû écouter la musique. Pour chacun de ces opéras, je pense être parvenu à faire en sorte qu'on puisse « voir » la musique. On pouvait la voir et l'entendre en même temps. Quand c'est comme ça, c'est magique. Mais ce n'est pas toujours le cas.

Certains de vos opéras ont marqué durablement...

Le premier opéra pour lequel j'ai travaillé était le *Rake's Progress*, de Stra-

vinsky, qui est encore donné aujourd'hui. La seule raison pour laquelle il est toujours repris, m'a-t-on expliqué, c'est que chaque fois qu'on proposait à quelqu'un de le remonter, il refusait, ne pouvant imaginer être comparé à notre version. Du coup, je l'ai revu l'an dernier à Glyndebourne et je dois admettre que c'était toujours très bon. Pour le chant, je ne sais pas, mon ouïe ne me permet pas de juger. Mais le spectacle, oui. Par contre, *La Flûte enchantée* que j'ai faite juste après n'a tenu que trois saisons et puis il y a eu constamment de nouvelles versions...

Quelle musique écoutiez-vous, dans vos jeunes années ?

Quand j'étais très jeune, la seule musique qu'on écoutait était celle qui passait à la radio : classique, musique populaire, traditionnelle... Tous les genres. Je me rappelle que lorsque nous avons enfin eu un gramophone, j'ai offert une symphonie de Mozart à mon frère, et lui m'a acheté le premier LP d'Elvis...

Vous alliez beaucoup au cinéma également...

Oui. Mon père n'était pas du tout intéressé par la musique. Il était lui-même assez sourd et, à l'époque, les appareils auditifs n'étaient pas très bons. Les personnes qui étaient sourdes, comme je le suis aujourd'hui, étaient très isolées du monde, je crois. Dans ma famille, ma mère aimait le théâtre et mon père le cinéma. Il nous y emmenait voir un tas de choses différentes. J'aime toujours le cinéma aujourd'hui, même si je sais que les cinémas meurent. Il faut quelque chose de nouveau dans ce domaine, car désormais, tout le monde a un grand écran plat à la maison avec une qualité aussi bonne que dans un cinéma. Mais les gens ont toujours besoin de sortir et de découvrir des choses... C'est la raison pour laquelle le théâtre, lui, ne mourra jamais.

Vous avez grandi avec la culture des spectacles ?



Henry Geldzahler était un soutien très important, même quand il se passionnait pour l'abstraction. Mais je savais que l'abstraction finirait dans une impasse...

”

Oui. Mon père nous emmenait, mon jeune frère et moi, au Bradford Alhambra Theatre dans les années 40, tous les samedis. C'était un lieu où on programait essentiellement des « musicals » avec des acrobates, des animaux dressés... Une fois, le programme a changé. Il n'y avait pas de numéros, pas d'acrobates mais un opéra, une représentation de *La Bohème*, de Puccini. Ça parlait d'artistes à Paris. On était tout en haut et de là, je voyais aussi que l'orchestre était beaucoup plus important qu'habituellement. Généralement, il y avait six musiciens et là, ils étaient une vingtaine. Je ne savais pas à quoi j'assistais mais j'ai adoré la musique, immédiatement. C'était bien mieux que d'habitude. Quand nous sommes sortis, mon père nous a dit avec une mine déçue : « Beuhhh, certains soirs, c'est comme ça ! » Il était déçu, il n'y avait pas eu d'acrobates...

Qui était votre père ?
En fait, c'était étrange. Beaucoup de gens pensaient qu'il était très excen-

David Hockney

Né le 9 juillet 1937 à Bradford, David Hockney est une figure majeure de l'art des XX et XXI^e s. Après des débuts à l'école d'art de Bradford, il étudie au Royal College of Arts de Londres, avant de s'envoler pour New York. Alors que l'époque est au pop-art et à l'abstraction, Hockney, qui découvre Los Angeles en 1964, fait peu à peu entendre sa voix singulière, en proposant de larges œuvres figuratives, qui font l'éloge de la lumière californienne, avec son hymne à la liberté des mœurs, ses villas colorées et ses nus masculins arpantant les piscines.

D'aucuns le comparent à Andy Warhol, William Burroughs ou Francis Bacon, avec lesquels il partage le goût de la création, la culture de la célébrité et un penchant pour l'anticonformisme ? C'est pourtant vers Picasso ou Matisse que vont ses références artistiques. L'une de ses œuvres mythiques, *Portrait of an artist*, achevée il y a tout juste 50 ans, en mai 1972, connaît un succès foudroyant, en étant adjugée, le 15 novembre 2018, pour 90,3 millions de dollars lors d'une vente aux enchères chez Christie's à New York. Son œuvre (peintures, photos-collages ou « joiners »...) est très autobiographique, représentant les lieux comme les gens importants de sa vie (proches, amants, parents...)

Après un long exil, Hockney retrouve son Yorkshire natal à partir de la fin des années 90, puis en s'y fixant dès 2005. Il y peint les paysages de son enfance, sur aquarelles ou sur des toiles de très grands formats. Dès 2010, il crée sur iPhone, puis sur iPad. C'est sur ce dernier support qu'il travaille dans sa nouvelle résidence en Normandie, en y assistant au cycle des saisons.

La communication entre vos parents ne devait pas être simple ?

Ma mère avait vraiment une oreille musicale. Et quand on a une bonne oreille, c'est difficile de comprendre la surdité des autres. Je constate ça moi-même aujourd'hui. Ça veut dire que mes parents ne se parlaient pas beaucoup. Mon père fabriquait des choses, peignait des vélos pour se faire un peu d'argent, etc.

Il était aussi opposé à la cigarette...

Il était féroce anti-fumeurs, et il est mort à 75 ans. J'en ai 85 dans deux mois et je fume toujours... Lui, il est mort d'avoir mangé trop de biscuits au chocolat. Il a eu le diabète. Il pouvait traverser la rue, acheter un paquet de biscuits comme celui qui est là devant vous sur la table et aller le dévorer dans le parc. Il a fait plusieurs comas, ce qui affaiblit à chaque fois vos défenses naturelles... Ça lui est arrivé trop souvent et il a fini par en mourir.

Vous, par contre, vous restez un fumeur invétéré. L'interdiction de fumer vous a même poussé à quitter Los Angeles, où dès les années 90, il était défendu de fumer dans les restaurants...

En fait, j'ai arrêté d'aller au restaurant à Los Angeles avant cette interdiction. La raison était qu'il y avait trop de bruit. Avec mes problèmes d'oreille, je n'entendais plus qu'un énorme brouhaha. Donc, au début des années 2000, j'ai



trique mais maintenant, je réalise à quel point sa surdité l'isolait du monde. Une fois, lors du dîner du dimanche, il y avait un programme de disques pour les forces britanniques d'Outre-Mer et ils ont passé la *Marche nuptiale* de Mendelssohn. Ma mère, émue, lui a dit : « Oh Kenneth, tu te souviens ? » On l'a tous regardé, il s'est approché de la radio, y a collé son oreille et puis il a dit : « Ah oui, c'est *Les lumières de la ville* de Charlie Chaplin »... (rires)

cessé d'aller au restaurant. Je préfère de loin faire quelques toasts avec cinq ou six amis à la maison plutôt que d'aller dans un endroit où on ne peut pas s'entendre... On ne se rend pas compte de l'effet que la surdité peut avoir sur les gens... Heureusement, pour moi, ce n'est pas trop grave puisque je suis peintre (là-dessus, il allume une clope). Ça ne m'empêche pas de travailler.

Vos parents vous soutenaient-ils dans vos choix ?

Oui, oui, ils m'ont soutenu dès que je suis rentré à l'école d'art, ce qui a pris un peu de temps. Ma mère aurait voulu que je trouve d'abord un job. Je suis allé à Leeds, à Liverpool, avec un portfolio, et tout le monde me disait que je devais persévérer dans cette voie. Je suis revenu à la maison, j'ai expliqué ça : « Ils ont tous dit que je devais aller dans une école artistique ». Et ils m'ont dit OK. Dès que j'ai pu glisser un pied dans la porte, c'était bon. Un voisin me disait : « Des tas de gens qui vont dans les écoles d'art ne travaillent pas. » Je lui répondais : « Moi, si j'y vais, je vais travailler dur ». Et c'est ce que j'ai fait. J'étais à l'école de 9 à 21 heures, car quand on suivait les cours réguliers, on pouvait aussi rester aux cours du soir. C'est ainsi que j'ai appris à dessiner. Et apprendre à dessiner, c'est d'abord apprendre à regarder.

Beaucoup de gens ne regardent pas vraiment. Ces deux dernières années, avec le confinement, j'ai l'impression que les gens ont commencé à regarder les choses un peu mieux. Et il y a des choses à regarder partout. En Angleterre, il y a beaucoup d'endroits où, si l'on regarde par la fenêtre, on peut voir des arbres, de la verdure, la nature... Même à Londres.

Vous arrivez à Londres à 20 ans, où vous étudiez au Royal College of Art. Qu'est-ce que cela représentait pour vous ?